

*Une vieille femme,
qui passait au loin,
fut alertée par la fumée ;
l'odeur était celle d'un
mouton vermineux
qu'on brûle.*

Pure charité si Claysse, visitant son fermier, l'avait soulagé d'une bouche à nourrir : la petite Gaude, sept ans, l'aînée d'une trop nombreuse famille. Il la prit dans son négoce en vins, sis à Cherenc, petit village du comté de Foix, à deux lieues du « castrum », ainsi nommait-on le village fortifié de Montségur. Claysse veilla sur son éducation. A huit ans, elle servait à table, balayait, cuisinait mieux qu'une autre. Dans les vignes, elle tenait des journées de seize heures. Vaillante, la petite Gaude.

Quand elle eut douze ans, Claysse ne laissa à personne le souci de l'initier aux choses de la vie. Elle reçut l'enseignement par un soir de vendanges, derrière la cuve, sur le battu de la terre. Elle s'en releva hébétée, les cheveux tout poisseux de terre et de moût. Elle remit du soin dans son corps, essuya quelques larmes sorties d'un étrange frémissement de son âme.

D'abord, Gaude n'eut pas d'homme, Claysse estimant qu'il n'en était nul besoin. D'ailleurs, deux fois par semaine, à la tombée du jour, il se rendait à l'appentis, près du poullailler, où était sa paillasse, histoire de vérifier qu'elle ne manquait de rien. La femme de Claysse ne disait rien, en femme mariée avec le silence.

Claysse ensuite la maria à Brixou, son commis, en échange de menus services. Ni bon ni mauvais, ce Brixou. Indélicat plutôt, ignorant des mouvements de l'âme, et toujours pressé ; montrant tête d'affamé s'il avait faim, tête d'aliéné si l'envie de la chose le tenait. Il la prenait partout, sur la table ou par terre près de l'âtre, pestant contre le ballonnement de son ventre qui ne le rendait pas agile, martelant « petite pute, ah, la sale petite pute » entre deux ahanements.

Gaude a eu un enfant, Pierre. Brixou l'a quittée pour de plus prestes hôteses. Pierre a neuf ans, la démarche tremblée, la tête dodelinante des poussins d'un jour. Neuf ans, il le sait par sa mère ; de lui-même, il ne saurait pas tenir les

comptes ni des jours, ni des heures, ni des années. Le voici dans Montsésur avec sa mère qui vient proposer des légumes serrés dans son panier. Gaude remonte la grand-rue, à l'ombre de la tour. Elle a tourné la tête. Une femme la hèle. Gaude avait passé la maison. Elle revient sur ses pas pour livrer les légumes, suit la femme dans une maison bourgeoise de belle présence, murs nobles, tapisseries de prix. Une jeune femme vêtue de noir actionne un métier à tisser.

Sous le jour d'une fenêtre, un livre est ouvert devant une autre femme en noir. Du livre, la femme fait s'envoler des mots qui bourdonnent en essaim aux oreilles des femmes du castrum, assises autour d'elle, vêtues de robes claires et de riches surcots de velours.

Le livre parle par la femme en noir. Il dit qu'autrefois, nous tous, Bons hommes, Bonnes femmes et Bonnes chrétiennes, nous étions des anges. Les anges ont été pris et enfermés dans ce monde, si bien que Gaude a pour âme un ange, que son corps enferme. Elle se souvient maintenant combien il frémissait ce soir de vendanges, dans la douzième année de sa chair.

Le livre dit aussi que d'Enfer, il ne faut point attendre ni redouter à la fin du voyage, vu que l'Enfer est ici et maintenant, dans la chair qui met l'ange en prison, n'en déplaise au pape et aux évêques, qui se disent l'Église des Apôtres, et ne sont que l'Église de l'argent et du Diable.

Rentrant chez elle par le plus court des vignes, Gaude a le cœur léger de savoir que les diables qu'elle voit peints au moustier, ce sont Claysse et Brixou, il ne faut pas chercher plus loin. On les a peints en diables pour ne pas trop les offenser.

Dès le lendemain, Gaude, suivie de Pierre, est allée frapper à la porte où Dame Azelaïs l'accueille, c'est la femme qui achète les légumes. Et Gaude s'assied pour écouter le livre lu par la femme en noir. D'Église, il n'en faut pas chercher d'autre que le cœur. Suffisent, pour prier, les maisons ordinaires. Manger l'hostie, pourquoi pas, si vous allez à la messe. Laissez donc les moines vous offrir ce petit gâteau. Sachez seulement qu'il n'y a de vrai sacrement que le « consolament », sacrement de l'Esprit qui console des misères de ce monde.

Gaude revient chaque semaine échanger les légumes contre sa part de nourriture tirée du livre. Les femmes en noir ne mangent pas de viande, comme

toutes les Bonnes Femmes et les Bons Hommes. Le corps s'apaise de de détourner de la viande qui fait les humeurs lourdes. Gaude parle avec Azelaïs. C'est une chose nouvelle, pour elle, de parler. Elle s'étonne de sentir les mots passer le seuil de ses lèvres et s'affranchir du corps qui les gardait enfouis.

Pierre, ce jour, est dans Cherenc sans sa mère. Un soldat l'attrape aux épaules, le plante devant une robe blanche assise derrière une table. Sur la table, un registre.

- Où est ta mère ? demande la robe blanche.

- Au castrum.

- Chez les femmes en noir, dans l'Église du Diable ?

- Les femmes qui mangent des légumes.

- Comment s'appelle ta mère ?

- Gaude, dit Pierre, dictant malgré lui le nom à inscrire sur le registre.

- Et toi, fréquentes-tu aussi l'Église du Diable ?

- Oui, a dit Pierre en montrant le clocher le clocher du moustier. J'y ai été baptisé.

- Quel âge as-tu ? Tu es si raisonnable.

- Neuf ans, dit Pierre qui ne savait pas encore par sa mère qu'il en avait onze.

L'Inquisiteur s'est retiré comme à regret devant le règlement :

- Pas avant onze ans, a-t-il soufflé.

Il a suffi d'attendre que Gaude revienne. Les soldats l'ont prise à l'entrée du village, avec Aslaïs qui venait y prêcher. Elles ont été traînée ensemble devant l'Inquisiteur.

- Appartenez-vous à l'Église du Diable ?

- J'appartiens, a dit Azelaïs, à l'Église des Bons hommes et des Bonnes femmes qui forment l'Église des Apôtres.

- Abjurez-vous cette foi ?

- Je la proclame, a dit Gaude.

- Vous n'ignorez pas ce qu'il en coûte ?

- Non.

En prison, Gaude a demandé le consolament. Dame Azelaïs a posé les mains sur sa tête, dans le geste des temps antiques. Gaude a senti remuer son ange.

Liées dos à dos au même poteau, les deux femmes ont mêlé leurs doigts. Les flammes ont crépité. Gaude a vu les gens se signer. Ils étaient comme un seul corps de chair vineuse, une bête à plusieurs têtes qui se ressemblaient toutes, avec leur air de Claysse. Le chant est monté, entonné par Azelaïs. Le chant s'est éteint dans les flammes.

Une vieille femme, qui passait au loin, fut alertée par la fumée ; l'odeur était celle d'un mouton vermineux qu'on brûle. Malgré la fatigue de ses yeux, la vieille femme jura qu'elle vit monter, dessus la pointe dansante des flammes, deux âmes pures prenant droite direction du ciel.

Pierre-Marie Beaude, *Simple portraits au fil du temps*, Paris, DDB, 2000, p. 73-77.